

Autobiographie d'un autochtone de la taïga de Sibérie occidentale : Iouri Vella et la projection dans l'avenir

Eva Toulouze

Autobiographie d'un autochtone de la taïga de Sibérie occidentale :
Iouri Vella et la projection dans l'avenir
Slovo, vol. 47, Presses de l'Inalco, 2016

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01494063>

Les **Presses de l'Inalco** publient des ouvrages scientifiques et des revues qui associent aires culturelles et champs disciplinaires. Elles diffusent les bonnes pratiques éditoriales définies par BSN.

EXIGENCE DE QUALITÉ avec des évaluations en double aveugle ;

OPEN ACCESS : diffusion internationale et ouvrages toujours disponibles ;

LICENCES D'ÉDITION SOUS CREATIVE COMMONS pour protéger les auteurs et leurs droits ;

PUBLICATIONS MULTISUPPORTS ET ENRICHISSEMENTS sémantiques et audio-visuels ;

MÉTADONNÉES MULTILINGUES : titres, résumés, mots-clés.

L'offre éditoriale s'organise autour de collections aires géographiques (AsieS, EuropeS, AfriqueS, MéditerranéeS, TransAires, AmériqueS, OcéanieS) et de séries correspondant à des regroupements disciplinaires (langues et linguistique, sciences humaines et sociales, arts et lettres, sciences politiques, économiques et juridiques, oralité, traduction).

Les **Presses de l'Inalco** éditent de nombreuses revues : *Cahiers balkaniques*, *Cahiers de littérature orale*, *Cipango*, *Cipango - Japanese studies*, *Études océan Indien*, *Études finno-ougriennes*, *Mandenkan*, *Slovo*, *Sociétés Plurielles*, *Yod*.

Slovo

Le discours autobiographique
à l'épreuve des pouvoirs
Europe - Russie - Eurasie

Numéro coordonné par
Catherine POUJOL

inalco

PRESSES

Volume 47 – Année 2016

Rédactrices en chef

Catherine GÉRY

Marie VRINAT-NIKOLOV

Comité scientifique

Tatiana AFANASSIEVA (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marie-Christine AUTANT-MATHIEU (CNRS), Marco BUTTINO (université de Turin, Italie), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Konstantin KOKLOV (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marlène LARUELLE (George Washington University, USA), Hélène MÉLAT (CEFR Moscou/université Paris IV), Sébastien PEYROUSE (George Washington University, USA), Catherine POUJOL (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco), Marc Weinstein (université de Provence Aix-Marseille).

Bureau éditorial

Gérard ABENSOUR (ENS Lyon – Inalco), Christine BONNOT (Inalco), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Catherine POUJOL (Inalco), Jean RADVANYI (Inalco), Dominique SAMSON NORMAND DE CHAMBOURG (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Eva TOULOUZE (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco).

Édition

Nathalie BRETZNER

Maquette

Marion CHAUDAT pour Studio Topica

Illustration de couverture

© Clédia FOURNIAU

Maquette de couverture

Nathalie BRETZNER

Ce numéro a été réalisé avec Métopes, méthodes et outils pour l'édition structurée XML-TEI développés par le pôle Document numérique de la MRSH de Caen.

Slovo est disponible en ligne : <http://slovo.episciences.org>

CC-BY-NC-SA 4.0 2016, © Presses de l'Inalco
2, rue de Lille – 75343 Paris Cedex 07 – France
ISSN : 0183-6080 - ISBN : 978-2-858312351

Autobiographie d'un autochtone de la taïga de Sibérie occidentale : Iouri Vella et la projection dans l'avenir

Eva Toulouze

CREE/Inalco/Sorbonne Paris Cité

L'approche de la mort, le contact avec la maladie, sont des épreuves qui amènent tout être humain, chacun à son niveau et avec les outils dont il dispose, à réfléchir sur les questions fondamentales, qui, après tout, ne sont sans doute pas très différentes dans une grande ville occidentale, au fond du désert du Kalahari, ou dans la taïga de Sibérie occidentale. Les réponses, néanmoins, varient sans doute davantage¹.

Deux mois avant sa mort, Iouri Vella, éleveur de rennes, intellectuel, poète, militant nenets des forêts, rentrait dans son campement après une longue absence au cours de laquelle il avait été en chimiothérapie dans la grande ville de sa région, Nijnevartovsk, en Sibérie occidentale. Comme toutes les personnes atteintes de cancer, il avait médité sur l'approche de la mort, sur le sens de la vie. Ses paroles peuvent être lues comme une autobiographie réduite à sa valeur essentielle : le sens de la vie, et sa vie par rapport à ce sens. Il livre ses pensées à la caméra de la cinéaste russe Olga Kornienko.

1. Professeure de langues et cultures finno-ougriennes à l'Inalco, anthropologue, elle enseigne le finnois et l'estonien à l'Inalco et travaille sur les cultures orales et écrites des peuples finno-ougriens de Russie et sur le passage de ceux-ci de l'oral à l'écrit. Elle a fait des terrains en Sibérie occidentale, chez Iouri Vella, et chez les Oudmourtes, notamment chez les Oudmourtes du Bachkortostan, dont elle étudie les pratiques religieuses traditionnelles. Elle traduit de la littérature hongroise et estonienne. Contact : eva.toulouze@inalco.fr

Dix ans plus tôt, il avait passé une année à circuler d'hôpital en hôpital, et il s'était posé la même question. Il y avait répondu par un court texte intitulé « Autobiographie », écrit dans son lit d'hôpital. Là aussi, il avait réduit ses pensées à l'essentiel.

Or ses pensées sont celles d'un autochtone de Sibérie occidentale, d'un habitant de la taïga qui a fait le choix, à l'âge de quarante ans, de retrouver la vie traditionnelle de son peuple et de mettre son existence en harmonie avec la vision du monde qu'il avait développée. Entre 1990 et sa mort en 2013, Vella est allé s'installer dans la forêt, il a entretenu un troupeau de rennes dont il a appris à s'occuper, et il a construit une vie à part entière, une vie du XX^e puis du XXI^e siècle dans les forêts et les marais sibériens. Il l'a construite contre vents et marées : les vents et les marées, en l'occurrence, s'incarnaient dans l'industrie pétrolière, nourricière pour la Russie, assassine pour la nature sibérienne et pour les populations qui en vivent.

En même temps, tout au long de ces années, Iouri Vella n'a cessé de parler de lui de différentes manières, et je voudrais me pencher dans cette étude sur ses différentes manières de parler de soi et sur ce qu'elles nous apprennent. J'avais déjà ébauché, en 2006², une réflexion sur ces questions avec mon collègue Liivo Niglas³. Aujourd'hui, non seulement plusieurs années se sont écoulées, mais Iouri Vella est mort. Sa réflexion a donc été menée jusqu'au bout et rien d'autre, hélas, ne viendra enrichir les abondants matériaux dont nous disposons. Nous sommes donc autorisés, nous aussi, à pousser notre réflexion jusqu'au bout.

Je le ferai sur la base de toute son œuvre littéraire, des entretiens que j'ai eus avec lui entre 1998 et 2013, des séjours que j'ai faits dans son campement, des matériaux filmés par Liivo Niglas au cours de longs travaux de terrain et, plus précisément, des textes cités en introduction.

Un discours représentatif ?

C'est sans doute une question que nous devons nous poser d'emblée, avant même d'engager cette réflexion. Jusqu'à quel point réfléchir sur Iouri Vella parlant de

2. Eva TOULOUZE, Eva & Liivo NIGLAS, « Parler de soi pour changer le monde », *Sign Systems Studies*, 34, 1, 2006, p. 509-526. URL : <http://jurivella.ru/vanaweb/index.php/articles/146-changer-le-monde>

3. Liivo NIGLAS, anthropologue et cinéaste, a travaillé avec Iouri VELLA et a réalisé en 2003 un film sur lui, *l'Univers de Iouri Vella* (58 min.). Nous avons fait une partie de nos terrains ensemble et nous avons en permanence échangé nos réflexions au sujet de Vella. Les idées exprimées ici ont largement bénéficié de ces échanges.

lui-même peut nous éclairer sur la manière dont les autochtones du nord de la Russie se pensent dans leur vie et dans leur rapport au monde. J'ai envie de répondre tout d'abord que non, sa pensée ne nous éclaire que sur lui-même. Mais en nous éclairant sur lui, *volens nolens*, elle nous ouvre des voies vers les autres individus qui forment sa communauté.

Si j'ai d'abord envie de répondre non, c'est que Iouri était dans son environnement un individu exceptionnel. Il était exceptionnel tout d'abord par son identité intellectuelle, qu'il avait construite graduellement. Tout en ayant commencé son itinéraire comme un autochtone ordinaire, avec une scolarité inachevée, un mariage jeune et des activités professionnelles diverses⁴, il décida, à l'âge de 35 ans, alors qu'il était père de quatre filles et qu'il était chasseur à l'unité collective de production de son village, de terminer ses études secondaires et d'entrer à l'université. Il y découvrit d'abord que les Nenets, les Khantys, ceux qui avaient l'habitude d'être traités de primitifs, avaient une culture à eux, qui n'était pas moins riche même si elle était fort différente de celle des colonisateurs. Il y découvrit aussi qu'on lui avait menti : alors que jusque-là il n'avait pas mis en cause la parole d'autorité, ses études lui apprirent que celle-ci était surtout composée de mensonges, de simplifications abusives. Dorénavant, Iouri Vella ne fera plus confiance qu'au filtre de son propre esprit critique⁵.

Exceptionnel, il l'était aussi par sa perception étirée du temps. Il se projetait dans l'avenir, et il prenait des décisions en fonction de ce qu'il voulait construire pour dans un ou deux siècles – pour utiliser des termes sur lesquels nous reviendrons – pour ses petits-enfants, et les petits-enfants de ses petits-enfants. En cela et en bien d'autres traits du quotidien, Iouri était une personnalité exceptionnelle, qui pensait comme personne autour de lui ne pensait.

Et pourtant, je pense que la réflexion sur sa manière de se situer, de poser son itinéraire dans cette vie, nous apprend quelque chose sur la culture dont il était porteur. En effet, Iouri Vella n'a pas inventé la culture dont il se prévaut. Ou plutôt, si même il l'a redécouverte pour ses besoins, même s'il l'a réinventée, il n'est pas parti de rien : il est parti de l'expérience qui lui a été transmise par les per-

4. Eva TOULOUZE, « Iouri Vella ou la construction de l'utopie », *Slovo*, 28-29 (*Sibérie, paroles et mémoire*), 2003, p. 193-211. URL : <http://jurivella.ru/vanaweb/index.php/articles/100-la-construction-de-lutopie-slovo-2002>

5. Eva TOULOUZE & Liivo NIGLAS, "Native spirituality in (re) constructed personhood: observing and filming Yuri Vella", *Folklore, Electronic journal of folklore*, 51, Tartu, 2012. URL : <http://jurivella.ru/vanaweb/index.php/articlesenglish/213-native-spirituality-in>

sonnes les plus âgées de son entourage⁶. Et en réfléchissant sur le sens de la vie, sur les valeurs essentielles qu'en tant qu'être humain il avait à transmettre, il a voulu faire ressortir la quintessence de ce qui faisait son identité, cette identité qu'il avait construite, mais qui se veut en harmonie avec celle des autochtones sibériens. La question à laquelle il a voulu répondre, c'est bien : comment être un autochtone de Sibérie au début du XXI^e siècle ?

Je vais me pencher sur les trois formes de discours autobiographique que j'ai pu identifier dans l'héritage qu'il nous laisse : ses paroles corrélées à ses actes, ses écrits en général, et quelques textes que j'aimerais voir comme un testament.

Actes et paroles entre « qui suis-je ? » et « qu'est ma vie ? »

La corrélation entre actes et paroles que je voudrais développer ici s'impose quand on travaille sur les cultures du Nord. En effet, ce ne sont pas des cultures de paroles, comme le dit Vallikivi :

La langue n'a pas forcément le rôle central dans la communication quotidienne. Les techniques non verbales sont très présentes : silence, observation, imitation sont au cœur de la transmission, y compris dans l'éducation non formelle des enfants.⁷

Lors de ma première rencontre avec Iouri Vella, en juin 1998, il m'a mise en garde :

Dans la vie quotidienne, je parle très peu.

C'était nécessaire : dans la situation exceptionnelle d'une rencontre internationale, il parlait beaucoup et non sans plaisir. Le fait est qu'il maîtrisait la parole : il en avait appris les techniques, peut-être au contact des Russes et en cas de besoin, il était remarquable négociateur et orateur. Mais dans son monde à lui, dans son campement, où il était indiscutablement le maître, où s'appliquaient ses règles à lui, c'était autre chose. Certains actes ont valeur de discours.

Le retour à la forêt

Le plus significatif dans cette problématique bio et autobiographique est sans conteste la décision unilatérale qu'il a prise en 1990 d'écrire une lettre de démis-

6. Voir *Autobiographie*.

7. Laur VALLIKIVI, « Les rennes maintiennent la langue nenets en vie », *Études finno-ougriennes*, 45 (Les langues finno-ougriennes aujourd'hui), Paris, ADEFO-L'Harmattan, 2014, p. 169-194, p. 190. URL : <https://efo.revues.org/2218>

sion au *promkhoz*, donc de renoncer à son travail salarié de chasseur, d'acheter dix rennes et de partir à 140 km de son village dans la région où avaient vécu ses grands-parents. C'est le fruit d'un mûrissement. C'est aussi une décision tournant, car elle représente en même temps un changement radical de vie et une déclaration d'intention existentielle. Par cet acte, Iouri Vella déclare vouloir assumer son identité d'autochtone à part entière. Si le pouvoir soviétique a agi sur l'être autochtone en le contraignant à la dualité – en le soumettant à son régime d'embrigadement à l'école, à l'armée, dans les unités collectives de production d'une part, mais aussi en lui inculquant des valeurs profondément étrangères à sa culture d'origine – Iouri fait un acte dont la signification profonde est : « je veux retrouver mon identité, je veux redevenir uni ».

Est-ce là un retour au passé, une négation de tout ce que l'Union soviétique lui a appris et de la manière dont il a été éduqué ? Cela peut apparaître ainsi, et je ne doute pas que cette dimension ait été présente : je veux renouer avec les pratiques et le mode de vie de mes ancêtres – dans son langage, de mes grands-mères – je veux vivre là où elles ont vécu, comme elles ont vécu, c'est-à-dire avec des rennes. Mais sa perception du monde n'est pas passéiste : elle est fortement ancrée dans le présent et tournée vers l'avenir, surtout vers les siècles à venir. C'est une continuité entre le passé et l'avenir qu'il veut achever, réparer une chaîne brisée dont il sera un maillon décisif, le maillon qui lui permet de se projeter vers le futur.

En effet, Vella n'a pas rejeté, n'a aucunement rejeté la modernité. Il est vrai que parmi les autochtones de sa région, certains suivaient ce modèle. Par exemple Oïsia Ioussi. Oïsia avait quitté le *kolkhoze* en 1953 avec ses rennes et il n'avait plus jamais remis les pieds au village. Il vivait dans un *tchoum* (une tente conique) et même quand ses amis lui eurent construit une maison en rondins, il voulut, jusqu'à sa mort, rester dans son *tchoum*. Chez Oïsia⁸, ce n'était pas un choix idéologique, une profession de foi. C'était sa manière à lui de vivre, de se sentir bien. Ses enfants ont fait des études (sa fille Alla a fait des études d'infirmière), ils ont vécu au village (sa fille Potou). Mais lui vivait d'après son cœur. Iouri s'est construit des campements confortables, des maisons en rondins, avec des génératrices électriques, qui permettaient à sa femme de faire le pain en hiver, qui lui permettaient de lire les soirs d'hiver, de regarder des films au magnétoscope ou, dans la dernière décennie, de regarder la télé, de charger son ordinateur et son téléphone portable. Il vivait dans un campement du XXI^e siècle. Quand on lui reprochait d'être passéiste dans son combat contre les industries pétrolières, il niait :

8. Je n'ai jamais rencontré Oïsia mais Iouri parlait souvent de lui. C'est sur cette base que j'en parle ici.

Ce sont les industries pétrolières qui sont passéistes, qui nous empêchent de passer à d'autres types, moins nuisibles, d'énergie⁹.

En retournant à la terre, il cicatrisait en lui la blessure que tous les autochtones portent en eux : ils ont été arrachés à leur terre, à leur mode de vie naturel qui les liait organiquement à la nature environnante, pour être rassemblés dans des villages plus ou moins grands, vivre dans des maisons, se nourrir à des cantines avec de la nourriture russe, être éduqués dans des internats. Ils ont dû passer d'un élevage de rennes qui représentait la totalité de leur univers matériel et mental à un élevage de rennes industriel, qui a transformé la Sibérie en une immense usine à viande¹⁰. Bien sûr, les modalités de ce changement ont pu différer suivant les communautés et suivant les endroits. Certains ont pu conserver, à l'intérieur même du nouveau système, une grande autonomie¹¹. D'autres lui ont été presque intégralement subordonnés¹². Ainsi, les blessures sont plus ou moins profondes. Mais partout, elles ont laissé des traces douloureuses. Par son acte, Iouri a tenté de concilier ses mondes et de le faire en retrouvant une identité autochtone digne. L'adjectif ici n'est pas superflu, car l'éducation soviétique a voulu convaincre les autochtones de leur propre inculture : Aleksandr Ajvaseda, au village de Variogane, ne m'a-t-il pas dit en 1999 d'un air très convaincu :

Vous comprenez, nous sommes un peuple primitif...¹³

Vella prend le contre-pied : tels que nous sommes, nous sommes nous-mêmes et nous avons notre culture.

La joie du déplacement

Les Nenets des forêts, l'ethnie à laquelle appartenait Iouri Vella (avec quelques réserves que je mentionnerai ci-dessous), de même que les Khantys qui coexistent

9. Tel était son message à Helsinki, en janvier 1999, dans une conférence sur « Pétrole et peuples autochtones », où il dénonça ce qu'il appelait l'« oilisme ».

10. Piers VITEBSKY, *Reindeer People, Living with Animals and Spirits in Siberia*, Londres, Happer perennial, 2005, p. 43-48.

11. Liivo NIGLAS, "The Yamal Nenets in a Changing World", *Pro Ethnologia 7 Arctic Studies*, 1999, p. 7-19.

12. Par exemple les Tchouktches, voir Patty A GRAY, *The Predicament of Chukotka's Indigenous Movement. Post-Soviet Activism in the Russian Far-North*, Cambridge University Press, 2005.

13. En russe : «Вы понимаете, мы же первобытный народ».

avec eux dans la même aire géographique, pratiquaient, avant l'interventionnisme soviétique, un mode de vie semi-nomade dans la taïga, ou dans la zone intermédiaire entre taïga et toundra, dans la toundra boisée. Cela voulait dire que les familles couvraient une certaine portion du territoire, sur laquelle elles se déplaçaient avec leurs rennes au rythme des saisons et suivant les besoins du troupeau¹⁴. Les Khantys ont été les premiers à passer du *tchoum* à la maison en rondins, les Nenets des forêts les ont suivis¹⁵. Le *tchoum*, jusqu'au début du XXI^e siècle, n'était plus utilisé qu'au printemps, où l'éleveur voulait être près du troupeau au moment du vêlage. Encore en 2001, Iouri Vella s'installait dans un *tchoum* au printemps¹⁶. Ces dernières années, il avait eu l'idée, avec l'aide des étudiants de design de l'université de Nijnevartovsk, d'une construction légère et éventuellement déplaçable qu'il pouvait installer à proximité de son troupeau, et à partir de laquelle il pouvait le surveiller – la construction comporte un étage – sans déranger les rennes.

Le thème du déplacement est un thème récurrent dans le discours de Iouri Vella. Nous en avons un double témoignage. Liivo Niglas a filmé Vella régulièrement entre 2001 et sa mort. En 2001, il est avec la famille au moment du vêlage, puis du passage du campement d'hiver au campement d'été ; en 2011, il est avec eux au moment où ils passent du campement d'été à un campement d'automne qu'ils venaient d'installer. Dans les deux cas, il a filmé un discours presque identique dans son expression :

Pour nous, le déplacement (каслание) est une fête¹⁷.

En 2011, il développe :

Quand ma grand-mère passait d'un campement à l'autre, elle mettait ses plus belles robes les unes au-dessus des autres¹⁸.

Cette insistance est intéressante. La première fois, il va même jusqu'à dire, en enlaçant sa femme :

Tu vois, pour ma femme, c'est une fête.

14. Voir par exemple Zen'ko-Nemčínova, *Sibirskie lesnye nency: istoriko-ètnografičeskie očerki*, Ekaterinburg, Basko, 2006.

15. En nenets, la maison en rondins s'appelle *kapi mja'*, ce qui veut dire « demeure khantye », *mja'* était le terme utilisé pour le *tchoum*.

16. Voir le film de Liivo NIGLAS, *L'Univers de Iouri Vella*, 2003.

17. *Ibidem*.

18. Clip : Moving camp. URL : http://virtual.cect.ut.ec/?page_id=69&lang=en

Or il suffit de regarder les expressions de sa femme pour voir que la charge du déplacement la met de mauvaise humeur. C'est encore plus clair en 2011, où elle s'affaire au deuxième plan, et où sa mauvaise humeur est manifeste et explicite :

J'en ai assez de bouger tout le temps ! grommelle-t-elle.

Il est vrai que c'est du travail : c'est un déménagement saisonnier. Ils chargent sur la camionnette la literie, les ustensiles de cuisine, les vêtements, tout ce dont ils vont avoir besoin pour vivre. Donc, ce n'est pas, dans la pratique, la joie pour tout le monde. Pourtant, Iouri insiste.

Je crois que cette insistance contient un message qui dépasse les humeurs de sa femme. C'est un message existentiel. La migration entre deux campements, c'est « notre » identité, tout à fait indépendamment du travail que cela donne et de l'humeur des uns et des autres. C'est en nous déplaçant que nous sommes nous-mêmes. Peu importe qu'aujourd'hui, certains ne ressentent pas cette dimension profonde, qu'ils soient plus sensibles aux désagréments pratiques de l'opération. Dans son essence, cet acte nous met en harmonie avec nous-mêmes. D'ailleurs, en 2011, la référence à sa grand-mère va dans ce sens ; en 2001, la référence à sa femme était clairement humoristique. Elle devait faire allusion à quelque discussion préalable entre eux, et Iouri affirmait devant la caméra quelque chose qui n'était pas vrai dans la réalité, et qui devenait une bonne blague entre époux. Mais la référence à sa grand-mère va beaucoup plus loin : elle, nous dit Iouri, elle qui n'était pas encore déchirée par les traumatismes soviétiques, elle, dont la vision du monde était encore une et indivisible, elle se réjouissait. Iouri recherche cette unité de l'être et se force à être heureux les jours de migration consciemment, en dépit de l'agitation superficielle et de l'inconfort immédiat.

Le musée

La notion de musée occupait une place certaine dans la vie et dans la réflexion de Iouri Vella et justement dans la réflexion sur ce qu'est sa vie. Tout d'abord parce qu'il a été un fondateur de musée¹⁹. C'est sans doute pour lui un point de départ. Voyant d'une part que des maisons abandonnées dans la taïga tombaient en ruine et d'autre part que leurs « propriétaires », ceux qui les avaient construites et qui y avaient vécu n'étaient pas heureux au village de Variogane, il a pris une initiative : il a occupé un terrain non construit qui se trouvait au bord du village et il y a

19. Eva TOULOUZE, « Le musée comme outil de survie. L'expérience de Iouri Vella », in Eva TOULOUZE & Dominique SAMSON NORMAND de CHAMBOURG, *Deux écrivains autochtones de Sibérie, Eremeï Aïpine et Iouri Vella*, Paris, ADEFO-L'Harmattan, 2012, p. 261-268.

transféré ces maisons. Déplacer une maison en rondins n'est pas compliqué : elles se montent et se démontent. Il a ainsi répondu à plusieurs besoins : d'abord au besoin des habitants du village d'entretenir leur rapport avec leur vie antérieure dans la forêt, avec les objets qu'ils avaient fabriqués et qui avaient été fabriqués par leurs proches, ensuite au besoin de préservation du patrimoine. De plus, troisième avantage, il permettait de montrer aux visiteurs les réalités de la culture locale, dans toute leur dimension de vie de familles précises.

Ce musée était cher à Iouri, non seulement pour les efforts qu'il lui avait coûtés, mais pour ce qu'il considérait comme une nouvelle conception, vivante, du musée : les maisons resteraient à leurs maîtres, qui continueraient à les utiliser, à y entreposer leurs affaires, à aller y passer du temps pour se retrouver dans un environnement qui leur est propre, à y héberger leurs visiteurs. Elles seraient en même temps à la disposition des visiteurs, qui pourraient y apprécier non seulement les objets en soi, mais également en voir l'utilisation. Enfin, pour la postérité et pour la science, ces objets auraient une triple fonction : maintenir la mémoire des outils, entretenir la mémoire de leur mode d'utilisation et préserver la mémoire de leur auteur.

Telle était la conception de Iouri Vella. Il n'est pas surprenant de constater qu'il n'en reste rien. L'administration a réussi à prendre la haute main sur le musée, et la bureaucratie a réussi à l'emporter sur la dimension vivante du musée, qui n'est plus un lieu de vie. Mais cela a donné à Iouri d'autres idées.

À la lecture des développements qui précèdent, le lecteur se demandera, après tout, que vient faire cette réflexion sur le musée dans une étude du discours autobiographique. Or nous sommes au cœur de ce même discours, car Vella, dès la fin des années 1990, a eu l'habitude de déclarer : ma vie est un musée. Que voulait-il dire, et en quoi sa vie était-elle un musée ?

Cette phrase, « ma vie est un musée », a choqué d'autres militants autochtones. Agrafena Pesikova m'a dit :

Moi, non, moi, je vis, ma vie est une vie.

Elle pouvait le faire parce que d'une part son mari, tant qu'ils ont vécu ensemble, était sur la même longueur d'onde et voulait vivre dans la forêt (ils avaient même créé une communauté²⁰ d'éleveurs de rennes), d'autre part, après leur séparation puis son veuvage, elle était libre de ses actes. En se construisant un campement, elle était responsable de ses actes seulement devant sa conscience. Il n'en allait pas de même pour Iouri.

20. En russe «община».

En allant s'installer dans la forêt, comme je l'ai dit plus haut en pesant mes mots, Iouri a pris une décision unilatérale. Il a fait un acte en même temps créateur et déclaratif, il a réalisé un projet. Mais il était seul. Il est vrai que son épouse en est venue à aimer cette vie. Mais au début, elle y était hostile : elle aimait sa vie au village, avec ses amies, ses filles, son environnement. Iouri a fait seul le choix de changer de vie. Ce choix, il était en mesure de l'imposer, en tant que père de famille ; sa femme a suivi. Mais il savait que c'était fort peu pour créer une vie réelle. Il en avait envie pour être bien dans sa peau. Mais il a dû aussi, à ses yeux, justifier cet acte volontariste par l'intérêt général.

Il disait donc que sa vie était un musée, parce que tout le monde était attendu chez lui. Il était prêt à accueillir tout un chacun, à faire vivre tout visiteur quelques jours dans son campement, pour lui montrer ce que cela veut dire, vivre dans la nature, au début du XXI^e siècle. Il voulait montrer que c'était une vie riche, porteuse d'une culture profondément enracinée, et ainsi combattre l'image peu flatteuse que les non autochtones en ont. Il voulait faire dans la vie la démonstration que l'autochtone qui s'assume, qui n'essaye pas d'imiter « l'Occidental », n'est pas un sauvage, mais un être complet. L'étranger, lui, méprise la culture autochtone, de même qu'il maltraite la nature, parce qu'il ne les connaît pas, parce qu'il ne les comprend pas.

C'est là que Iouri se livrait à un exercice, pour l'instruction du visiteur, que j'aime appeler « faire son Sherlock Holmes ». En prenant un objet, ou encore en se promenant autour de ses campements, il faisait la démonstration de ses déductions. À partir d'un objet ou d'un détail du relief, il montrait toutes les déductions que l'on pouvait en tirer : comment un harnais de renne montre quel est l'état du troupeau, quel est l'âge de la personne qui l'a fabriqué, comment est composée sa famille. Comme devant le talent du célèbre détective, on ne peut que rester admiratif. Ce qui est l'objectif : non pas pour chatouiller la vanité de Vella en tant que personne, mais pour faire naître le respect envers l'autochtone et sa culture. D'ailleurs, Vella n'est pas le seul à se livrer à cet exercice. D'autres autochtones, comme lui habitués à communiquer avec des personnes extérieures, le pratiquent tout autant.

L'œuvre de Iouri Vella comme discours autobiographique

Ce n'est pas le cas pour tous les écrivains. Tout en inscrivant dans leurs écrits beaucoup d'eux-mêmes, la plupart des écrivains de fiction font passer leur expérience à travers toute une série de filtres divers, par lesquels ils font passer leur expression, dont le rapport avec leur vécu finit par être ainsi obscurci. Certains auteurs vont chercher dans une fertile imagination les thèmes de leurs écrits. Où se situe Iouri Vella dans cette multiplicité des profils littéraires ?

Bien sûr, son écriture est passée par diverses phases. Mais l'écriture autobiographique a toujours occupé, dès le début, une place de choix dans sa poésie. Néanmoins, dans ses premiers textes, ceux de « Nouvelles de mon campement²¹ », on trouve encore un moi fictionnel : plus encore on trouve un « tu » fictionnel, surtout dans l'adresse à la femme aimée. Même si certains poèmes, nous le savons, sont inspirés d'un fait réel, d'un épisode réel, ils créent la fiction d'une femme aimée alors même qu'ils ont été inspirés par plusieurs femmes, dont, mais pas uniquement, son épouse. Surtout, sa prose initiale, que nous découvrons tardivement²², car la plupart des textes ont brûlé lors de l'incendie de sa maison, une prose très travaillée, très descriptive, comprend des personnages fictionnels, comme le vieillard Šaj-iki, inspiré par plusieurs vieillards de sa connaissance.

Mais de son propre aveu, ces deux dernières décennies, sa production littéraire se tourne délibérément vers la dimension documentaire, de deux manières. D'abord par la documentation proprement dite, puis par la création. Dans la documentation proprement dite, il n'est pas vraiment présent, si ce n'est dans le rôle de l'intermédiaire. Dans ses recueils « Parle avec moi »²³, il introduit des devinettes recueillies ou dites par Tatva, un Nenets des forêts de Num-to, excellent connaisseur de sa tradition. Il y introduit également des fragments de son dictionnaire toponymique du bassin de l'Agan, où les explications sont données en trois langues. Mais sa création, elle aussi, est documentaire. Le dialogue avec N., une religieuse d'un monastère de la Volga, est une véritable correspondance²⁴ ; correspondance poétique aussi sa toute dernière œuvre, *Méditations*²⁵, où il dialogue avec le poète Kiowa Scott Momaday. Ou encore, quand il écrit *la Terre de l'amour*, il raconte en fait ses émotions à propos de la décision du gouverneur Filipenko d'attribuer ses terres à la société de chasse de LUKOIL, décision dont il n'a été informé que grâce à l'indiscrétion d'un fonctionnaire, six ans après qu'elle a été prise. On pourrait multiplier les exemples. Souvent, un petit paragraphe en exergue explique l'événement qui a inspiré le poème. Parfois, c'est Iouri lui-même qui, dans telle ou telle conversation, fait référence à l'événement qui a inspiré son

21. *Vesti iz stojbišča*, 1, Sverdlovsk, 1991.

22. *Veterok s ozera (7x7)/Breeze from the lake (7x7)*, Hanty-Mansijsk, 2008. URL : <http://jurivella.ru/vanaweb/index.php/--raamatud--books/101-2009-08-27-20-53-46>

23. *Pogovori so mnoj*, dont Vella a publié six éditions qui diffèrent par les traductions en langues diverses qu'elles contiennent. Elles ont paru entre 2003 et 2013.

24. *Zemlja Ljubvi ; dialogi*, Hanty-Mansijsk, 2009 & 2010.

25. Iouri VELLA, Iouri & Scott N. MOMADAY, *Méditations après une fête de l'ours*, Paris, ADEFO, éd. Multilingue, 2014.

poème. D'ailleurs il traitait dans ses conversations ses œuvres comme des sources d'informations. Ainsi, en circulant avec sa camionnette dans la taïga, pouvait-il me dire :

Regarde, c'est là le lac qu'a traversé Javunko, faisant référence à l'un des personnages de deux de ses récits. Ou bien encore, dans un passage que Liivo Niglas a filmé, retrace-t-il l'endroit où un officiel du NKVD prétendit apprendre aux pêcheurs à pêcher...

Ainsi a-t-on dans l'œuvre littéraire de Iouri Vella, notamment dans ses derniers recueils, une sorte de journal poétique rendant compte des événements qui ont suscité des émotions dans sa vie. Ces événements étaient rarement de nature individuelle : ils touchaient à la collectivité et, ce faisant, il les transformait en outils de combat, les rendait publics sous une forme susceptible de toucher ses lecteurs. Et en même temps, de rester à la postérité.

Autobiographie, autoportrait et testament : une histoire inscrite dans l'espace et dans le temps

Je voudrais conclure en m'arrêtant sur trois textes qui me semblent avoir un rapport plus ou moins direct avec l'autobiographie : il s'agit d'un texte intitulé *Autobiographie* (2003), d'un texte plus tardif intitulé *Autoportrait* et d'un monologue filmé deux mois avant sa mort. Ils figurent tous trois en annexe. Voyons en quoi ils nous éclairent.

L'autobiographie

Le premier « testament » est un écrit autobiographique à proprement parler. Iouri Vella a 55 ans. Obligé de prendre du temps, entre deux opérations, il a le temps de réfléchir. Son autobiographie, comme tous les textes qu'il écrivait, devait répondre à un but précis. En l'occurrence, envoyer un message. Iouri se sent malade, il pense s'en être sorti, mais il n'en est pas sûr. Le premier message qu'il envoie se trouve dans la conclusion :

Entouré de mes amis, je suis la personne la plus heureuse de la planète.

Ses amis figurent rarement dans ses écrits. Il parlait de temps en temps de quelques personnes, mais il n'avait pas coutume de leur manifester son attachement. Souvent, il fallait un intermédiaire pour apprendre tout le bien qu'il pensait de tel ou tel de ses amis. Avec cette autobiographie, il fait un acte signifiant : il leur dit qu'ils comptent.

De toute manière, tout est signifiant dans ce court texte. Sur les expériences de toute une vie, on sélectionne forcément les plus significatives. Dans le cas de Vella, celles qui sont de nature à porter un message. Mais il me semble que l'un des messages que Vella tient à faire passer, avant même ceux qui touchent aux péripéties de sa vie individuelle, est que sa personne est indissociable de l'espace qui, à proprement parler, régit sa vie : sa naissance, les migrations de sa famille sont directement inscrites, de manière particulièrement concrète, dans l'espace, avec précision des distances, des rivières (qui, en Sibérie, sont les marqueurs spatiaux les plus fondamentaux). On le remarque également quand il parle de la localisation de sa propre vie et il n'omet pas de signaler les changements administratifs qui ont fait passer « ses » terres d'un *raïon* à l'autre, les coupant de leur environnement naturel : alors que le bassin de l'Agane est habité par des Nenets des forêts et par des Khantys parlant le dialecte de Sourgout (pour ne mentionner que les populations autochtones), ils ont été rattachés au *raïon* de Nijnevartovsk, conçu autour du Vakh, affluent plus oriental de l'Ob, mais dont les habitants parlent un dialecte entièrement différent. C'est dit, dans son autobiographie, dans une simple phrase :

Je vis avec mes rennes dans le bassin de l'Agane. Je suis inscrit à Variogane. Notre terre, en 1978-1979, est passée du raïon de Surgut à celui de Nizhnevartovsk.

Une phrase, en apparence anodine, mais qui recouvre en fait un certain nombre de blessures, qui ne seront perceptibles qu'à celui qui connaît la situation de la région. Un fait suffisamment important pour mériter d'être marqué par une date (cf. *infra*). En réalité, on pourrait gloser ainsi l'ensemble de ce texte, à la densité conceptuelle étonnante.

Avant d'en venir à l'histoire de la vie propre de Iouri, au-delà de l'enracinement spatial, il convient de mettre en évidence l'enracinement temporel. Celui-ci semble naturel dans une histoire de vie, qui s'articule chronologiquement – on ne doit donc pas s'étonner d'y trouver des dates, notamment la date de sa naissance. Mais la deuxième date est en quelque sorte plus étonnante : c'est la date où sa famille a mangé le dernier renne du troupeau familial. Là aussi, la densité du message est étonnante :

C'est là (à Variogane) qu'en 1951, ils mangèrent leur dernier renne.

Est-il question d'un menu de repas ? Bien sûr que non, cette impression est fallacieuse. Elle nous dit que jusqu'en 1951, ils avaient réussi, en dépit de la collectivisation, à garder un troupeau familial ; elle nous dit, laconiquement, le poids

de la contrainte en cette fin de période stalinienne : la contrainte est avant tout celle de la faim, puisque pendant la guerre, mais aussi après la guerre, tout ce que les chasseurs chassaient et tout ce que les pêcheurs pêchaient allait à l'État. Iouri expliquait souvent qu'il aimait particulièrement la grémille, car il avait grandi en mangeant de la grémille – qui dans la région fait entre 5 et 10 cm –, le seul poisson que les pêcheurs n'étaient pas obligés de livrer à l'État. Cela veut dire que la faim était telle, que sa famille dut renoncer à tout espoir de reconstituer son troupeau, c'est-à-dire qu'elle dut renoncer à son identité autochtone qu'elle avait réussi à préserver jusque-là. Cette phrase relativement anodine mérite une date, car c'est en fait une date tournant dans la vie du petit Iouri, qui avait 3 ans à l'époque, mais qui du coup grandira dans un environnement sans rennes. Les autres dates de cette courte autobiographie renvoient à son histoire personnelle, nous y reviendrons.

Mais il n'y a pas que les dates qui insèrent la vie de Vella dans le temps. Il y a le contexte historique : le Rougissement International, la quête du Bonheur Kolkhozien, la mort de Staline, le premier spoutnik, autrement dit 1917-1918, 1930, 1953, 1961. Le premier terme laisse perplexe : autant « rougissement » est limpide, autant la dimension internationale reste brumeuse. Iouri fait-il référence aux années 1918 avec les républiques des conseils en Allemagne et en Hongrie ? Ou bien fait-il référence à la manière grandiloquente dont ces événements étaient présentés en Russie et dans ce cas-là, on pourrait gloser ces deux expressions par « la révolution et la collectivisation » ? Mais il faut aller aussi un peu plus loin et identifier dans les majuscules et dans le caractère métaphorique de ces expressions un procédé de personnalisation de notions tout à fait caractéristique des écrivains du Nord et abondamment pratiqué non seulement par Iouri Vella mais aussi par Eremeï Aïpine dans ses textes en prose.

Enfin, il faut souligner le cadre humain : les personnes qui ont compté pour lui. Vella tient à s'inscrire dans une lignée qui n'est pas seulement généalogique, même si c'est le dernier élément qu'il met en relief. L'élément que tous ont en commun, c'est l'âge. Ce sont toutes des personnes âgées. Notons que ce ne sont pas seulement des Nenets des forêts : les noms Eparkine, Aïpine, Kazamkine sont des noms de clan khantys. Ainsi Iouri ne s'inscrit-il pas avant tout dans une lignée ethnique, mais dans une « superlignée » autochtone.

Cela concernait directement le cadre de la vie de Iouri. Quels sont les éléments de sa vie qu'il relève au moment de faire ce bilan ?

Tout d'abord il souligne sa formation : jardin d'enfants, internat. La vie ordinaire d'un enfant autochtone. Puis, l'institut littéraire Gorki, présenté comme si c'était quelque chose de tout à fait ordinaire. Notons en passant qu'il n'explicite pas l'épiphanie qui l'a touché pendant ces études. En même temps, la fin de ses études et l'obtention de son diplôme sont marquées par une date, ce qui en suggère l'importance.

Sur ses activités, il met en évidence deux dimensions qui peuvent paraître surprenantes : « je fais paître mes rennes et je note l'oralité (de mon peuple) ». Elles le sont indiscutablement, si nous nous référons au critère de vérité historique : au moment où Iouri Vella écrit effectivement ces lignes, la première de ses assertions est indiscutable, Iouri est éleveur de rennes et il passe le plus clair de son temps à s'occuper de son troupeau, activité qui, à partir de la première neige et jusqu'au mois de juin, prend bien plusieurs heures par jour. C'est la deuxième activité qui est surprenante : « je note l'oralité ». En effet, si Vella pendant les années 1980-1990 a bien consacré du temps à noter et enregistrer ses voisins, dont les vieillards qu'il cite précédemment, en 2003 ils sont tous décédés. Leurs descendants, toujours ses voisins, n'ont plus que très peu de connaissances à transmettre. Si nous – le linguiste estonien Kaur Mägi et moi –, en 2000, nous sommes livrés à une activité de collecte systématique, Iouri n'y a guère participé si ce n'est comme informateur à part entière. Mais notons la précision qu'il apporte : « le miroir du niveau culturel actuel de mon peuple, pour que tout un chacun puisse s'y regarder ». La dernière indication « pour que tout un chacun puisse s'y regarder », est éclairante : il rend public le patrimoine des Nenets de Forêts (et des Khantys, puisqu'il ne distingue pas). Nous voyons donc que Vella procède à un renversement qui nous instruit sur le statut qu'il veut donner à son œuvre personnelle : moins l'œuvre originale d'une personnalité autochtone, que le miroir collectif de la communauté dont il est issu. On sent dans la volonté de présenter sa propre œuvre d'écriture comme une production d'oralité l'aspiration à se fondre dans une personnalité plurielle, qu'il entend représenter et faire entendre en tant que « *vox populi* ». Il est facile de rétorquer qu'il ne suffit pas d'affirmer son intention pour être reconnu comme tribun par une communauté.

Laissons passer quelques générations pour évaluer la dimension prophétique de cette vision que Vella a de son œuvre. Celle-ci contribuera-t-elle dans les décennies qui viennent à créer une communauté idéale qui se reconnaîtra dans les écrits de Vella, alors même qu'aujourd'hui cette communauté n'existe certainement pas... Nous savons, en tout cas, que c'est dans l'avenir que Vella se voit parler de la voix collective d'un présent qui s'ignore.

Il faut s'arrêter sur le paragraphe dans lequel il énumère les différentes facettes de son expérience historique personnelle. Bien sûr, Iouri aurait pu multiplier les épisodes dans ce paradigme, mais il en sélectionne quelques-uns, qui sont donc naturellement significatifs. Ce paragraphe est construit comme une énumération, qui se compose en fait d'une suite de sous-énumérations. La première de ces séries est celle des créations : 5 livres, 2 musées, 2 écoles, un conseil rural. Vella tient à se présenter comme un constructeur dans divers domaines. Commentons cette énumération : de quels livres parle-t-il ? Il n'a sans doute pas encore terminé la pré-

paration du sixième, celui dans lequel paraîtra ce texte. En réalité, ses cinq livres s'articulent en 2 + 2 + 1. Le premier livre est en fait son travail pour obtenir le diplôme de la classe de poésie de l'institut Gorki : il s'intitule « Nouvelles de mon campement » et Vella, pour la première édition parue à Sverdlovsk²⁶, a dû se soumettre aux diktats de ce personnage des coulisses, le *redaktor*, le correcteur, qui lui a imposé quelques menus changements. Certains portaient sur l'usage du russe, qu'il détournait légèrement, conscient de ne pas être – et ne pas vouloir être – un poète russe. Pour cette raison, il sortit la même année un recueil sous le même titre, mais publié à son compte dans la petite ville voisine de Raduzhnyj, une édition modeste, presque un cahier, avec une sélection de poèmes présents dans le premier volume, mais sous la forme exacte désormais voulue par l'auteur. Le troisième livre parut à Surgut en 1996 et fut republié quatre ans plus tard aussi à Surgut, mais par une autre maison d'édition : il s'intitulait « Cris blancs. Livre sur l'éternité ». Vella n'était pas un auteur très prolifique. Dans ces livres, une partie des poèmes sont ceux déjà publiés. Mais Vella les insère dans un contexte différent dans chacun des livres, les associe entre eux différemment, ce qui leur donne un sens toujours renouvelé. C'est le cas pour le cinquième livre, paru en 2001, qui comporte pour la première – mais non pour la dernière – fois des traductions de ses textes dans une langue étrangère, le français. Publiée à Khanty-Mansiisk, cette édition bilingue²⁷ a sans doute, dans son esprit, moins pour objectif de toucher un lectorat francophone que de montrer à ses interlocuteurs que si son espace d'action est sa terre de Sibérie occidentale, sa caisse de résonance est le monde. C'était d'autant plus vital que Vella était déjà entré en conflit avec LUKOIL, et qu'il craignait pour sa vie : il était convaincu que sa célébrité au-delà des confins de la Russie était un gage de sécurité, car il aurait été bien plus dangereux pour les industriels du pétrole mort que vivant. L'écrivain a écrit cinq livres – il en écrira beaucoup plus dans les dix années que durera sa vie. Mais il a aussi créé deux musées. À quoi fait-il référence ? Je l'ai déjà évoqué ci-dessus, il fait référence à deux réalités bien différentes : le premier est le musée de Variogane qu'il a effectivement créé et le second n'a jamais eu d'autre existence que dans la manière dont Vella en parlait : c'était sa vie dans la forêt. C'est ce qu'il appelait son écomusée. Je ne sais pas s'il a essayé de le faire reconnaître et d'obtenir un salaire pour lui et pour son épouse – comme il en avait manifesté le désir. Toujours est-il que ce musée restera un musée virtuel...

Je ne sais pas exactement à quoi il fait référence en parlant de deux écoles : en effet, l'une de ses initiatives les plus novatrices a bien été la création d'une école

26. Aujourd'hui Ekaterinbourg.

27. Triptihi/Triptyques.

de campement : cette école a fonctionné dans des locaux divers : une petite izba de son campement d'hiver en 1997-98, une autre izba, un peu plus grande, dans le même campement en 1990-2000 ; puis il construit dans ce même campement d'hiver une maison consacrée aux activités scolaires, avec une salle de classe et une chambre pour les enseignants. Si, longtemps, au campement d'été, il n'y a pas eu de bâtiment spécial, les cours ayant lieu en plein air ou dans la maison où tout le monde dormait, et où dans la journée on n'a pas de raison de séjourner, les dernières années (2006-2008), un bâtiment y a été construit. Sans doute est-il difficile de prétendre que c'est Iouri qui a créé de but en blanc le conseil rural du village de sa femme, Agan. Mais il en a été certainement le premier président autochtone.

Ensuite, il aligne trois phrases qui, tout en faisant référence à des épisodes différents de sa vie, ont en commun de mettre en rapport sa personne avec les autorités : il était le meilleur chasseur du *promkhoz*, il a voulu partir au Vietnam, il est opposé aux activités en Tchétchénie. Je pense qu'en alignant ces trois éléments, Vella a voulu souligner son indépendance : il était reconnu et il a pris une initiative allant dans le sens de ce que le régime soviétique entendait promouvoir. Il aurait pu ajouter, car il n'en faisait pas mystère, qu'il avait demandé deux fois à adhérer au parti. Mais cette adhésion à ce que le pouvoir promouvait a des limites : la guerre de Tchétchénie n'est pas acceptable, de même que les autres guerres lancées par la Russie et qui sont reflétées dans les poèmes des années suivantes (je pense à la guerre en Géorgie). Il se pose donc ouvertement en opposant, mais pas en opposant systématique : en personne avant tout critique, capable de réfléchir et de prendre ses décisions en conséquence.

Ce n'est pas qu'à l'État que Iouri a dû s'opposer : sa vie, dans ses quinze dernières années a été ponctuée par une série de confrontations avec LUKOIL, la compagnie pétrolière qui exploite le pétrole dans sa région : il résume ces péripéties par les actions judiciaires dans lesquelles il a été la victime de dénonciations de la part de la compagnie pétrolière. Ces phrases suggèrent que, bien qu'il soit dans la position de celui dont les terres sont indûment occupées par l'exploitation pétrolière, c'est contre lui que se tourne le géant LUKOIL, victimisant ainsi une double fois sa victime. Mais celle-ci ne se laisse pas faire. Elle riposte, et va jusqu'à se tourner vers la justice internationale.

Si nous étions tentés de voir l'écrivain comme un pur esprit, vivant d'amour et d'eau fraîche, Vella nous ramène vite les pieds sur terre : il est vrai que l'incendie de 1992 a porté un coup dont sa famille a eu du mal à se remettre. D'autant que c'est arrivé en même temps que toute l'économie du village s'écroulait : disparition du kolkhoze avec les ateliers de fabrication de souvenirs qui fournissaient de l'emploi à la population autochtone qui y avait été sédentarisée. Si la misère est mise sur le compte d'un événement de la vie privée, l'incendie permet d'enclen-

cher le discours sur le présent : la reconstitution d'un manuscrit perdu et l'écriture, l'écriture, l'écriture... Ce n'est pas un hasard si ce passage se termine par le dictionnaire toponymique du bassin de l'Agane : l'écriture de ce monument aura duré dix ans, mais Vella mourra après l'avoir achevé.

L'autoportrait

Un autoportrait est-il l'équivalent en statique d'une autobiographie ? C'est sans doute un analogue, sous forme concentrée et instantanée – donc, si on peut bien trouver des traits communs en ce que c'est la présentation d'une personne par elle-même, il s'agit d'un genre un peu différent. Dans un texte un peu plus tardif, postérieur à *L'Abécédaire de l'éleveur de rennes* (2005), écrit sans la pression de l'hôpital et sans le besoin intérieur de tirer un bilan, Iouri Vella réfléchit sur la notion d'autoportrait et sur les pièges qu'elle présente. Je n'entrerai pas dans ce texte de manière aussi détaillée que dans le précédent, qui, de par sa forme extrêmement concentrée, demandait une exégèse approfondie. Je me limiterai à quelques réflexions inspirées par ce texte.

Vella y suggère, tout d'abord, que c'est l'œuvre d'un auteur qui parle de lui plus que de sa personne et que donc, pour connaître un auteur, il vaut mieux le lire que le rencontrer. Il poursuit ses réflexions en les articulant à partir de l'œuvre du peintre khanty Gennadi Raïchev et de son autoportrait à lui en soulignant sa perception différente : pour Vella, *L'Autoportrait* de Raïchev présente une similitude physique avec lui, mais artistiquement, c'est un autre tableau qui, pour Vella, représente le « véritable » autoportrait de l'artiste. Il nous suggère par-là, si nous lisons son texte en miroir, que nous devons être prudents avec ce qu'il va nous présenter à son propos, et que finalement, c'est à nous, en le lisant de manière critique, à nous forger sa propre image.

Il essaye de s'y regarder avec nos yeux : et il suggère une idée de lui-même, jeune, enthousiaste, maximaliste dans un certain nombre de ses œuvres, et d'un homme mûr dans d'autres. Mais ensuite il brouille les cartes, et suggère qu'en fait, l'auteur de ses œuvres est un homme mûr qui a beaucoup vu et beaucoup retenu et qui essaie de transmettre ce qu'il a appris. Une phrase ici est particulièrement douloureuse :

C'est pourquoi, le vieillard plein de sagesse, comprenant qu'en son temps il n'a pas correctement élevé ses enfants, essaye maintenant de rectifier ces lacunes chez ses petits-enfants et ses arrière-petits-enfants, et tente d'établir les fondements alors qu'ils sont encore petits.

Rectifier une erreur : là, nous avons un élément d'autobiographie que Vella

avait laissé de côté dans le texte intitulé *Autobiographie*, où il n'est pas question de sa famille, de celle dont il a la responsabilité. Il n'a pas élevé correctement ses enfants : c'est là une plaie qui restera béante jusqu'au bout. Que se reproche-t-il ? Que n'a-t-il pas fait ? Même s'il a souvent exprimé cette idée oralement, il ne l'a jamais développée. Il a plutôt insisté sur ce qu'il a fait pour rectifier son erreur. Mais nous pouvons émettre des hypothèses que, regrettablement, il ne pourra plus confirmer ni infirmer.

La première erreur qu'il a commise a été de confier ses quatre filles au système d'éducation officiel. Aurait-il pu faire autrement ? En fait, sans doute pas. À l'époque, il n'avait pas encore pris conscience lui-même des déficiences du système. Et le régime n'aurait certainement pas permis des formes alternatives comme celles qu'il inventera pour ses petits-enfants. Alors que peut-il se reprocher ? Il peut peut-être se reprocher de ne pas avoir transmis à ses filles la fierté d'être autochtone en les privant de l'apprentissage des deux langues de leurs parents : le nenets des forêts et le khanty oriental, que Vella maîtrisait l'une comme l'autre. Ce que Vella a découvert entre-temps, c'est que l'école du village, loin de faire connaître aux enfants la culture russe, les a totalement déculturés : il les a privés de leur héritage, sans rien leur donner en échange, pas même les valeurs réelles dont est porteuse la culture du colonisateur. Peut-être peut-il se reprocher de ne pas avoir compensé, à la maison, ces déficiences du système. Toujours est-il que l'impression d'avoir raté le coche avec ses filles est restée jusqu'à la fin de sa vie une douleur cuisante. Il a effectivement essayé, avec ses petits-enfants, de rattraper le coup, en créant l'école du campement. Mais cette tentative n'a été qu'à moitié un succès : si les grands-parents ont élevé deux de leurs petits-enfants directement comme ils l'ont voulu (la mère est restée veuve avec les deux bébés à l'âge de 17 ans), les autres ont rejeté les propositions de leur père et ont tenu à ce que leurs enfants grandissent dans le même système qu'elles. Ainsi l'« erreur » faite avec ses enfants s'est-elle répercutée aussi sur la plupart de ses petits-enfants.

Le testament

Il ne s'agit pas d'un véritable testament. C'est un entretien avec la cinéaste Olga Kornienko, deux mois avant sa mort. Iouri Vella venait d'avoir une chimiothérapie. Il avait tenu à participer à une rencontre internationale, mais la fièvre avait monté et il avait fini par passer quelques jours à l'hôpital. C'est juste après, une fois de retour dans son campement, qu'il livre ses pensées à la cinéaste, qui en a fait un court film intitulé « Dernier monologue ».

C'est un film émotionnellement lourd. Vella sent la mort approcher. Il n'est plus possible de laisser de côté la question fondamentale, celle du sens de sa vie. Cette question nous renvoie vers son autobiographie et vers l'écoute des anciens.

Car c'est son voisin Aouli Ioussi qui, en mourant, lui donne la réponse : « si, quand on part, on ne laisse pas une seule tente sur la terre, pour quoi faire a-t-on vécu ? » Laisser une tente derrière soi, c'est-à-dire laisser du monde sur sa terre, laisser la terre habitée, assurer la continuité de la vie. Bien sûr, il ne s'agit pas seulement de vie biologique. Il s'agit de vie telle que les autochtones la conçoivent. Symboliquement, la vie dans un *tchoum*. Si cette vie disparaît, alors est-ce que sa vie à lui a eu un sens ? Bien sûr, le *tchoum* est un attribut symbolique. Ni Vella, ni même Aouli ne vivaient plus dans des *tchoums*. Seul le vieil Oïsia n'avait jamais accepté de quitter le sien. Mais derrière le *tchoum*, il y a l'idée de vie autochtone, de vie en communion avec la nature, de vie digne et responsable. Si après nous, cette vie disparaît, est-ce qu'on a bien fait ?

Au cours de cet entretien, Vella a presque tout le temps les larmes aux yeux. Il s'interroge : restera-t-il quelque chose après moi ? Dans sa réflexion, nous retrouvons l'insertion spatiale du moi évoquée à propos de l'autobiographie : cette fois-ci, elle passe par les noms des personnes qui ont vécu à tel et tel endroit, par les personnes qui y sont enterrées. Est-ce que son nom restera ? Il pense que oui, quelque temps – mais combien de temps... Sans doute Iouri souhaitait-il être enterré dans la taïga, de sorte que son nom soit inscrit comme ceux de ses ancêtres, dans le paysage. Mais après sa mort, sa famille ne suivra pas ses instructions et l'enterrera au cimetière du village. Est-ce que cela aura une incidence sur l'insertion de son nom dans la toponymie locale ? Jusqu'à quel point la toponymie continue-t-elle d'enregistrer l'histoire du peuplement de cette terre, alors que les langues autochtones disparaissent progressivement ?

Cette angoisse se sent dans les phrases finales. Est-ce qu'il restera après lui des autochtones responsables – est-ce que ses petits-enfants sauront être ces autochtones responsables, qui veillent sur leurs terres et qui font le travail de protection que des institutions devraient faire mais qu'elles négligent ? On sent que Vella en doute, et que cela l'angoisse. Ainsi, il n'est pas parti entièrement en paix, assuré que son héritage est en de bonnes mains. Il en avait déjà exprimé l'inquiétude en 2009, se plaignant des petits-enfants qu'il avait élevés, et qui se comportaient comme d'ordinaires adolescents du monde entier... J'avais alors essayé de lui rendre son optimisme, en lui rappelant comment il était, lui, à cet âge. Et c'est la réponse que j'ai envie de lui donner encore aujourd'hui, en écoutant ses doutes.

Vella a toujours construit son utopie sur le long terme. Ce n'est que dans quelques générations que l'on pourra savoir si son apport aura eu l'impact qu'il voulait lui faire avoir.

Annexes

Autobiographie

Entre Variogane et Novoagansk, il y a un pont routier. Si vous partez de ce pont et faites quatre cents mètres en direction du nord-ouest, vous trouverez de vieilles souches, assez hautes, couvertes de mousse : c'est à cet endroit que se trouvait le campement du Nenets Kyli Aïvaseda (Vella) ; et c'est là qu'en mars 1948, je suis né.

Après la mort de son mari, Kaly Vella, ma grand-mère Nengi, abandonnant son *tchoum* et ses rennes, retourna avec ses enfants au campement de ses parents, qui vivaient à proximité du Vatiogane près du lac Setteï et le long de la Hypitosta. À l'époque du Rougissement International, de la quête du Bonheur Kolkhozien, ils se rendirent en partie à pied avec le clan Aïvaseda jusqu'au village de Variogane et c'est là qu'en 1951, ils mangèrent leur dernier renne.

Moi, comme beaucoup d'enfants du Nord, je suis passé par le jardin d'enfants (je me souviens de la mort de Staline), par l'internat (je me souviens du vol du premier Spoutnik et de Iouri Gagarine).

Quand j'étais jeune, mes meilleurs interlocuteurs étaient les vieillards : les frères Eparkine, Vasili et Anton, ainsi qu'Efim Aïpine. Même adulte, je me suis toujours appuyé sur les hommes de la génération plus âgée : Kouli, Aouli et Oïsia Ioussi, Andreï Kazamkine. Mais je pense que mon caractère a été surtout façonné par deux personnes : la mère de mon père, ma grand-mère Nengi, et le père de ma mère, mon grand-père Hopli.

Étant chasseur d'État, j'ai suivi par correspondance le programme de l'institut littéraire A. M. Gorki et en 1988 j'ai soutenu mon mémoire de fin d'étude (c'est le livre *Nouvelles de mon campement*) avec la mention « Très bien ».

Aujourd'hui encore je fais deux choses en même temps : je fais paître mes rennes et je note l'oralité – le miroir du niveau culturel actuel de mon peuple, pour que tout un chacun puisse s'y regarder.

En 2000, j'ai été admis à l'Union des Écrivains de Russie.

Je vis avec mes rennes dans le bassin de l'Agane. Je suis inscrit à Variogane. Notre terre, en 1978-1979, est passée du *raïon* de Surgut à celui de Nizhnevartovsk.

Il s'est passé toutes sortes de choses dans ma vie : j'ai édité cinq livres, j'ai créé deux musées, deux écoles, un conseil rural ; pendant quelques années j'ai été le meilleur chasseur du *promkhoz* ; à l'époque j'ai fait une demande pour partir comme volontaire au Vietnam, mais en raison de mes pieds plats j'ai fait mon service militaire dans le bâtiment ; je suis catégoriquement opposé aux activités militaires en Tchétchénie, et c'est à cette question qu'est dédié le livre *Chasse aux cygnes* ; j'ai été mis quatre fois en examen sur la base de dénonciations frauduleuses des collaborateurs de LUKOIL, j'ai gagné trois affaires et quant à la quatrième, ma plainte se trouve sur les bureaux de la Cour de justice européenne ; j'ai été victime d'un incendie en 1992 et je n'ai toujours pas réussi à sortir de la misère quotidienne : ma garde-robe se compose à 90 % de cadeaux d'amis et les meubles de mon appartement proviennent pour la moitié de mon ancien internat ; mais aujourd'hui je suis en train de finir le travail de reconstruction du manuscrit *Brise du Lac*, qui avait brûlé, j'ai préparé pour l'éditeur un petit livre à l'intention des étudiants nenets, *la Légende de l'amour*, et je cherche des sponsors pour qu'il soit publié ; je travaille à un dictionnaire toponymique, dont le titre provisoire est *la Rivière Agane et ses affluents*.

Aujourd'hui, le Sort m'a trouvé encore de nouvelles épreuves ; depuis le mois d'octobre je suis passé d'hôpital en hôpital, j'ai subi trois opérations, et même si la situation s'améliore, les complications demeurent. Le soutien des amis...

Entouré de mes amis, je suis l'homme le plus heureux de notre Planète !

Le 12 mars 2003,
Section chirurgie
Nizhnevartovsk

Autoportrait

Récemment, dans le journal *l'Oblast de Tioumen AUJOURD'HUI* (no 13, 26/01/2007), j'ai lu une maxime de Samuel Butler : « N'importe quelle création humaine, en littérature, en musique ou en peinture, est toujours un autoportrait. » Et j'ai regardé autour de moi avec les yeux de Butler, j'ai regardé ceux que je connais de près, et dont je connais, je crois, aussi bien le visage créatif que le visage ordinaire.

Parfois, des lecteurs m'interrogent sur la littérature écrite par Y. Chestalov et E. Aïpine. En général, je réponds : « Si vous voulez avoir un portrait de l'écrivain en tant que créateur, n'allez pas chercher à le rencontrer personnellement, lisez ses œuvres, lisez les commentaires sur son œuvre et comparez-les avec votre réception à vous, avec les émotions que ce que vous avez lu a suscité en vous ». Car de parler en personne peut vous amener à déformer l'image de l'écrivain, du créateur, son autoportrait.

Car les écrivains, comme n'importe qui, ont divers visages. Ceux-ci changent suivant l'humeur, l'humeur de leur entourage, même les courants politiques ou les anomalies de la nature. Si, quand vous le rencontrez personnellement, vous tombez à un moment où il est de mauvaise humeur, toute la vie vous aurez une représentation faussée de l'œuvre d'un créateur de talent. Jusqu'au moment où j'ai rencontré personnellement le peintre Guennadi Raïchev, j'avais été sensible à l'autorité que dégageait son *Egor le Grand*. Plus tard, j'ai vu son tableau *Autoportrait*, je l'ai rencontré, j'ai discuté avec lui, j'ai lu ses réflexions philosophiques sur le talent, j'ai commencé à comparer ma représentation de l'artiste et ce qu'il écrit de lui et je me suis convaincu encore davantage que pour moi, son autoportrait artistique reste *Egor le Grand*. Bien sûr, son *Autoportrait* présente une similitude extérieure ; toutefois, on trouvera le pivot artistique, intérieur, spirituel du peintre dans *Egor le Grand*. Est-ce que je me trompe ? À moins que l'auteur ne se fasse une idée fautive de lui-même ? Ou bien que les deux soient conformes, et qu'il faille les présenter ensemble, en diptyque ?...

Mais moi, à mon intention, j'ai même créé une œuvre inexistante

de G. Raïchev : *Egor le Petit*. Je l'ai en ce moment encore devant les yeux : un jeune garçon vogue dans une petite pirogue sur le Salym, sur l'Agane, sur le Iougane, entouré d'un monde féérique ; mais on a le sentiment que ce monde féérique est plus réel que le monde réel, plus véridique – ce monde féérique inventé par G. Raïchev (ou par moi)...

Et, une fois de plus à l'intention de mes amis, je me regardai de ces mêmes yeux. Dans mes livres *Nouvelles de mon campement*, *Cris blancs*, *l'Abécédaire de l'éleveur de rennes* et *Parle avec moi* je suis l'auteur, jeune Nenets, presque adolescent, et de ce fait sincère, parfois même naïf, de mon juvénile maximalisme. Dans *Triptyques*, *En suivant la voie de la Maîtresse de l'Agane* et dans le long poème à deux voix, conçu avec Tatiana Iourguenson, *Chasse aux cygnes*, me semble-t-il, l'auteur invisible a mûri, même s'il n'a pas dépassé l'âge moyen. Voilà comment je me vois, moi, l'auteur, voici mon autoportrait. Mais en même temps, n'en serait-il pas tout à fait à l'inverse ? Regardons la dernière page de *l'Abécédaire de l'éleveur de rennes*. Nous y voyons sur une photo un chef de clan d'éleveurs de renne, presque un vieillard, avec une *malitsa* en tissu cuite par le soleil et battue de pluies et de vents, avec les yeux pétillants d'un chat. Il a beaucoup vécu et, sans doute, il maîtrise à fond la vision du monde de l'homme et sans doute des enfants.

Nous, les Nenets, nous avons des critères pour définir l'âge : « Il a vécu jusqu'à l'âge où il retourne en enfance », c'est-à-dire où le vieillard commence à jouer avec les enfants. Il joue aux jeux de ses petits-enfants et de ses arrière-petits-enfants. Ce n'est pas lui qui propose aux enfants à quoi jouer, il participe à leurs jeux, ils le mènent, comme on dit, à la bride.

N'importe quel enseignant vous dira que le caractère de la personne se forme dans sa plus tendre enfance. C'est pourquoi, le vieillard plein de sagesse, comprenant qu'en son temps il n'a pas correctement élevé ses enfants, essaye maintenant de rectifier ces lacunes chez ses petits-enfants et ses arrière-petits-enfants, et tente d'établir les fondements alors qu'ils sont encore petits. Voilà pourquoi cette photo est en fait l'autoportrait des livres *l'Abécédaire de l'éleveur de rennes*, *Cris blancs*, *Parle avec moi*. Alors on commence à comprendre que ce n'est aucunement un jeune homme. Il donne

cette impression seulement de prime abord. En fait, c'est un vieillard plein de sagesse, qui essaye de se cacher derrière les espiègleries de Kotofei... N'est-ce pas là l'image que j'ai créée de moi (en tant qu'auteur) dans mes œuvres, la photo n'était qu'un clin d'œil par l'intermédiaire de l'appareil ?

... mais après les pluies, les nuées noires se dispersent, le soleil sort, au bout du campement se lèvent les moustiques et les mouches, et dans le bois, au bord du lac, les rennes se pressent vers la fumée ; et à ce moment-là, je commence à comprendre que je suis un jeune garçon d'une famille d'éleveurs de rennes, au visage souillé et que beaucoup des histoires qui se retrouvent dans ce livre ne me sont pas arrivées personnellement : je les ai entendues au cours de soirées au coin du feu dans mon campement, dans le *tchoum* de mes parents, ou encore dans la petite maison en bois de ma grand-mère Nengi.

Ветерок с озера (7x7) / Breeze from the Lake (7x7) – Ханты-Мансийск,
Полиграфист 2008 (dernier texte)

Le dernier monologue

C'est la première question : Qu'est-ce que cela veut dire, être un être humain, pourquoi vivre... C'est là une question banale, une question scolaire, on a écrit là-dessus des rédactions à l'école... Je ne sais pas si aujourd'hui on écrit ce genre de rédactions, mais nous, on le faisait. Tu le sais bien. Répondre, si on voulait répondre franchement, c'était très compliqué. Je regardais l'enseignant. D'une part, je le comprenais, c'était là une question soviétique dont on connaissait la réponse : planter un arbre, écrire un livre, laisser une trace, une bonne trace, bien sûr...

Mais quoi qu'il en soit, au fond de chacun, la question demeure. Et plus on vit, plus on vieillit, plus on se la pose et plus on cherche une réponse, non pas pour un examen, ou pour une rédaction, mais pour ses petits-enfants, pour ses arrière-petits-enfants, qui peut-être n'auront jamais à écrire une telle rédaction, mais qui en auraient besoin...

Qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce que cela veut dire, être un être

humain ? Pourquoi la vie nous a-t-elle été donnée ? Pourquoi est-on né dans ce monde ?

Auli est mort. Deux jours avant sa mort, je suis allé le voir, il était dans son lit, il savait qu'il allait mourir... Rien que pour le soutenir, pour lui remonter le moral, je lui dis : « tu sais on ne disparaît pas vraiment, ton corps peut mourir, mais ton esprit demeure, il continuera à vivre ». Il me répondit : « Tu as raison, mais si quand on part ; on ne laisse pas une seule tente sur la terre, pour quoi faire a-t-on vécu ? Pourquoi ai-je élevé mes enfants, après moi, il ne reste sur cette terre pas une seule tente ? » Je pensais être venu le soutenir, mais finalement c'est lui qui, en mourant, essayait de soutenir mon esprit à moi.

En ce moment, mon campement existe. Avant, ici, il y avait le campement de ma grand-mère. Bon, pas exactement à cet endroit, un peu plus loin ; plus au sud, c'était la mère de mon père. Ici, sur le Vatiogane, c'est la mère de ma mère qui y est née. Ceci veut dire que je vis sur les terres de mes deux grands-mères. Et avant mes grands-mères, à trois kilomètres d'ici, se trouvait le campement de Vella Van' kuta...

Et on continue à réfléchir : mais qui vivait plus loin ? Là, où se trouve l'atelier no 5, il y avait Yvy Tiata' ai. Quand on nomme un endroit, on le nomme d'après quelqu'un, ce qui veut dire qu'il y a eu ici une personne nommée Yvy. Et puis il y a le lieu sacré sur le Vatiogane, appelé Kapitian Soho, d'après Kappi. Cela veut dire qu'à tel ou tel moment, Kappi a vécu sur cette terre. Je ne sais pas de quel clan il était, mais son nom est resté dans la toponymie de cet endroit. Et il continue à vivre. Quand j'ai décrit la toponymie de la région, j'ai essayé de garder son nom. Je ne connais pas ses autres noms. Je ne connais pas le nom de son clan. Pour les Nenets, il était seulement Kappi. Mot-à-mot : étranger. Il était sans doute Khanty. Et Yvy était sa fille. Et cette Yvy est devenue la tante de ma grand-mère. C'est-à-dire qu'elle a été épousée par quelqu'un de la famille de ma grand-mère... Et à une petite distance, 15 kilomètres, d'ici, il y a la tombe de ma grand-mère Aïvaseda Hechi. Et là, où commence cette colline, celle qu'ils ont l'intention de couper, c'est la tombe de Yusi Kol' tchou, dont j'ai essayé de garder le nom avec

mon petit-fils. Parce que mon petit-fils n'est pas seulement mon descendant, il est aussi son descendant à lui, à Yusi Kol' tchou. Et le 11 septembre 1924, ce même Yusi Kol' tchou a été élu dans une assemblée des citoyens comme chef des Nenets des Forêts. C'est ce qui ressort des notes de Raisa Mitusova, la sœur du général blanc Kutepov.

Ainsi, cette terre est liée à beaucoup de noms et parmi eux, le mien aussi, sans doute, va rester. Celui de ma femme, ceux de mes filles... Combien de temps – peut-être un an, peut-être deux ans... S'ils restent plus longtemps, ce n'est pas plus mal. C'est comme un monument.

Mais s'il ne reste ici pas une seule tente, qui y pensera, qui s'en souviendra ? Qui dira à ses petits-enfants qui vivaient ici, ce que faisaient ces gens... Qui, demain, ira à une rencontre avec l'administration pour obtenir un pâturage, envers et contre les décisions arbitraires des fonctionnaires ? En dépit de leur cupidité ? Qui essaiera de prouver la rationalité économique de ne pas toucher à cette terre ? Même si, sur le papier, ce sont eux qui sont responsables de la forêt, de l'écologie, c'est eux qui devraient venir me voir et me dire : « ne touche à pas cette terre ! Ne lui fais pas de mal ! » C'est pour cela qu'ils sont payés... Eux, ils touchent un salaire, mais c'est moi qui agis...

Grand-mère ! On prend le thé ?

Bibliographie

GRAY, Patty A, *The Predicament of Chukotka's Indigenous Movement. Post-Soviet Activism in the Russian Far-North*, Cambridge University Press, 2005.

NIGLAS, Liivo, "The Yamal Nenets in a Changing World", *Pro Ethnologia 7 Arctic Studies*, 1999.

TOULOUZE, Eva, « Iouri Vella ou la construction de l'utopie », *Slovo*, 28-29 (Sibérie, paroles et mémoire), 2003.

TOULOUZE, Eva, « Le musée comme outil de survie. L'expérience de Iouri Vella », in Eva TOULOUZE & Dominique Samson NORMAND de CHAMBOURG (dir.), *Deux écrivains autochtones de Sibérie, Eremeï Aïpine et Iouri Vella*, Paris, ADEFO-L'Harmattan, 2012.

TOULOUZE, Eva & Liivo NIGLAS, « Parler de soi pour changer le monde », *Sign Systems Studies*, 34-1, 2006.

TOULOUZE, Eva & Liivo NIGLAS, "Native spirituality in (re) constructed personhood: observing and filming Yuri Vella", *Folklore, Electronic journal of folklore*, 51, Tartu, 2012.

VALLIKIVI, Laur, « Les rennes maintiennent la langue nenets en vie », *Études finno-ougriennes*, 45 (Les langues finno-ougriennes aujourd'hui), Paris, ADEFO-L'Harmattan, <https://efo.revues.org/2218>.

VELLA, Iouri & MOMADAY Scott N., *Méditations après une fête de l'ours*, Paris, ADEFO, éd. multilingue, 2014.

Vesti iz stojbišča, 1, Sverdlovsk, 1991.

VITEBSKY, Piers, *Reindeer People, Living with Animals and Spirits in Siberia, Happer perennial*, 2005.

ZEN'KO-NEMCINOVA, Sibirskie lesnye nency : istoriko-ètnografičeskie očerki, Ekaterinburg, Basko, 2006.

Résumé : Iouri Vella (1948-2013) était un éleveur de rennes, poète et militant nenets des forêts en Sibérie occidentale. À plusieurs reprises, il lui est arrivé de parler de lui, voire d'écrire, à des moments clés de son existence, son autobiographie. Dans cette étude, j'entends analyser l'ensemble de ces textes : autobiographies, mais aussi les éléments autobiographiques émergeant dans ses œuvres littéraires, sachant que plus on avance dans le temps, plus ceux-ci deviennent dominants. J'interprète ces textes pour faire ressortir le message que Iouri Vella entend ainsi faire passer.

Abstract: Yuri Vella (1948-2013) was a Forest Nenets reindeer herder, poet and activist in Western Siberia. Several times, he has spoken about himself and written,

at some key moments in his life, is autobiography. In this article, I intend to analyse these texts, not only the explicit autobiographies, but also his literary texts, in which autobiographic elements appear: the closest we get to his last texts, the more autobiographic they are. I interpret these texts in order to emphasize the message Yuri Vella intends to transmit through them.

Абстракт: Юрий Вэлла (1948-2013) был лесной ненец, оленевод, поэт и общественный деятель Западной Сибири. Неоднократно ему доводилось говорить или даже писать о ключевых моментах своей биографии. В данной работе я проанализирую его автобиографические тексты, а также элементы автобиографии, используемые в его литературных произведениях, учитывая, что со временем, их влияние становится все более доминирующим. Интерпретируя тексты Юрия Вэллы, я попробую расшифровать послы, который автор хотел донести через призму своих произведений.

